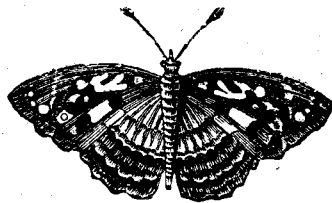


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPIILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

ADIEU.

Mais ses lèvres refusent encore de prononcer Adieu; car, dans ce mot fatal, nous avons beau vouloir exprimer l'espérance, il ne respire que le désespoir.

LORD BYRON. *Le Corsaire. St. 15.*

Vous avez été enfant, tout naïf aux douces impressions de la vie, ignorant qu'il est de faux sentimens, nourrissant pour vos parens un amour, un respect tendre et sans arrière-pensée; vous avez conservé le souvenir de ces jours de joie, d'insouciance, de bonheur, et ce souvenir vient par fois soulever votre poitrine oppressée; vous comparez vos soucis, vos peines du moment aux légères tribulations de cette époque; vous rapprochez le présent du passé, et vous souriez de pitié aux déceptions de la vie humaine.

Au milieu de ces chagrins d'autrefois, il en est un qui a dû vous frapper, se graver profondément en votre cœur, parce que c'est à dater de ce chagrin que vous avez vu se détruire votre première illusion. Avez-vous en la mémoire ce jour de deuil où vous avez quitté, pour la première fois, le sol paternel? Vous, petit garçon, pour aller au collège; vous, petite fille, pour vous cloîtrer dans une pension. Vous souvient-il de ce tableau de désolation? La voiture vous attend à la porte: vous pleurez, vous criez, allant du père à la mère, de la mère au frère ou à la sœur, et de la sœur à la bonne. La maman vous arro-

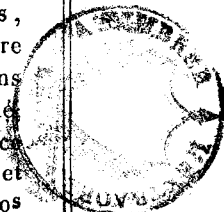
se d'un déluge de larmes, vous presse dans ses bras à vous étouffer; elle ne peut se séparer de vous, vous abandonner; vous êtes pour elle comme un de ses membres à la perte duquel sa vie est attachée. Le papa, tout en cherchant à vous faire entendre raison, se détourne pour essuyer une larme qui roule sur sa paupière, et votre petit frère grimpe sur les barreaux d'une chaise, sur les genoux de la maman pour arriver à vous. Le voilà: ses petits bras entourent votre cou; ses petites lèvres se collent à votre joue; il faudra l'emporter pour l'arracher de là. Et la vieille bonne, qui vous a vu naître, vous, votre mère, votre famille, la pauvre femme pleure aussi; elle gémit et vous dévore de caresses.

Pourtant dans quelques mois vous reviendrez, et il semble, à ce tableau, qu'on ne doit plus vous revoir.

Le cocher a fait entendre le cri de: en voiture, et aussitôt les sanglots, les gémissemens, les caresses redoublent, et au milieu de ce tumulte, savez-vous quel mot s'échappe de toutes les lèvres? mot sourd et étouffé qui exprime tout! vœux, espoir, crainte, doute, peine, tout est dans ce mot, ce seul mot:

Adieu!

Bientôt l'air frais, la route nouvelle pour vous, une autre illusion plus brillante rafraîchissait votre sang et vous faisait oublier la famille. Le monde dans lequel vous entriez vous semblait si vaste, si illimité, votre esprit facile à séduire était comprimé à force de rêves. Aussi, ce n'est qu'avec un certain regret que vous avez abandonné vos amis de collège, vos



compagnes de pension, alors même que vous rentriez dans votre famille. En grandissant vous aviez pris des habitudes, vous vous étiez forgé des liens auxquels il fallait encore prononcer de pénibles adieux. Peut-être avez-vous eu du plaisir à dire adieu aux bancs poudreux, aux tables noircies d'encre, aux murs enfumés de l'école. Néanmoins vous y laissiez des êtres chéris sans espoir de jamais les rencontrer; vous versiez encore des larmes de regret, et ces larmes étaient accompagnées du mot fatal :

Adieu!

Puis vous vous êtes retrouvé sur le seuil où s'écoulaient vos premières années. Là, il vous manquait quelqu'un et votre mémoire vous retraçait ce tableau du premier départ. Le temps avait semé quelques années sur votre tête et vous aviez à déplorer la perte de parens aimés. A eux aussi, vous aviez dû dire adieu, mais un adieu long, éternel, un adieu sur la tombe. Oh! quel mot désespérant!..

Puis, vous, jeune homme, au milieu de vos distractions, de vos courses, et de cette agitation du jeune âge vous avez, un jour, par hasard, rencontré un doux regard, un sourire plus doux encore, de blonds cheveux, une candeur de vierge, un cœur pour le vôtre, une ame pure pour votre ame aimante, et vous avez aimé. Puis tout-à-coup de douloureuses circonstances sont venues se jeter entr'elle et vous, et rompre la douceur de vos songes, et vous avez, plein de confiance en de meilleurs jours, murmuré dans votre cœur :

Adieu!

Et vous, jeune fille, quand l'amant adoré, l'être choisi par votre cœur, l'homme selon votre désir, s'éloignait de vous pour un jour, n'est-ce pas, bercée par l'espoir du lendemain, que vous lui avez dit tout bas :

Adieu!

Et dans tout le cours de votre vie, combien de fois n'avez-vous pas dit : Adieu. Et toutes vos chimères, tous vos rêves du passé, toutes vos espérances, tous les momens fugitifs comme le parfum d'une rose, momens où vous croyez saisir le bonheur; à tout cela n'avez-vous pas dit aussi?

Adieu!

Enfin, un jour viendra où vous jetterez sur la vie un regard dédaigneux ou d'envie, et après avoir rassemblé toutes vos forces, après avoir donné une larme à quelques souvenirs, vous direz le dernier adieu; adieu au monde qui vous trompa, adieu à l'illusion décevante, adieu au bonheur espéré encore, adieu à l'existence qui aussi vous trompa. Et peut-être, votre ame, en voltigeant au-dessus de votre couche funèbre, entendra pour la dernière fois :

Adieu!

PÉTERSBOURG ET MOSCOU,

FRAGMENS.

Bien que le peuple russe soit doué comme tous les autres d'une physionomie particulière, d'un type distinctif, d'un caractère national enfin, il est pourtant très-difficile pour celui qui n'a point vécu au milieu des descendans des Slaves de se former une opinion bien nette sur ce peuple, mélange incohérent de civilisation et de barbarie, qui exerce de jour en jour une influence plus marquée sur la politique de l'Europe. Naguère encore presque inconnu, à peine daignait-on l'admettre au rang des puissances les plus secondaires. Mais un nouveau Charlemagne se lève au milieu de ces hordes sauvages; il veut, et sa seule volonté fait sortir une nation entière du néant. Artisan, soldat, ingénieur, marin, législateur, Pierre est tout : sa main puissante, son génie sublime, communiquent la vie à ses sujets, et en peu d'années, de ces brutes, il a fait des hommes. Exemple bien frappant de ce que peut celui qui veut le bien, qu'il veut avec force, et que n'intimident ni les clameurs de quelques ambitieux, ni les préjugés ou les passions de la multitude.

Centre de l'empire, peuplé de boyards qui ne voyaient dans Pierre Romanoff qu'un dangereux novateur, Moscou ne pouvait convenir au czar pour sa capitale. D'ailleurs sa haute intelligence avait compris que pour prendre rang en Europe, la nation russe devait avoir une marine; cette marine était à créer, il fallait que le créateur fût sans cesse présent, qu'il dirigeât les premiers essais, puisque seul il connaissait et pouvait apprécier l'importance de la navigation. Saint-Pétersbourg naquit. Pierre était russe, il détestait les étrangers, mais il en avait besoin, et rien ne lui coûtait pour les fixer près de lui. Pour parvenir à son but, il imposa silence à ses préjugés nationaux. Pétersbourg, peuple d'Allemands, d'Anglais, de Hollandais, qu'il attirait dans ses états, honoré de sa présence continuelle, ne tarda pas à être le rendez-vous de toutes les ambitions; le caractère russe y perdit sa couleur primitive, tout y devint européen, et bientôt ce fut une mode, une sorte de point d'honneur de ne plus être Russe, de ne plus même parler sa langue.

Mais Moscou délaissé était par cette raison même plus disposé à demeurer fidèle aux traditions nationales. Résidence ordinaire de la plus haute noblesse, de ceux qui se donnaient avec orgueil le titre de *vieux Russes*, refuge de toutes les disgrâces, disons-le, de tous les préjugés, Moscou fut le foyer de ce que nous nommerions l'*opposition*, et l'est encore aujourd'hui.

Ainsi Pétersbourg, siège du gouvernement, résidence de l'empereur, est tout pour la politique;

Moscou, conservant, malgré les envahissemens de la monomanie étrangère, le cachet national, est plus important pour l'observateur. A Pétersbourg, on parle toutes les langues, hormis le russe, et l'on rougirait de s'adresser la parole en public autrement qu'en français. A Moscou, on étudie avec succès les langues étrangères ; mais une prédilection bien respectable pour la langue du pays se montre partout. Pétersbourg est une ville d'Europe, du moins en apparence, plutôt que la capitale de l'empire ; Moscou est la vraie Russie, le type fidèle du caractère indigène. Pour voir un panorama, allez à Pétersbourg ; pour étudier le peuple, allez à Moscou : cependant, il est indispensable de séjourner dans les deux villes. Mais ici commence la difficulté ; c'est ici que la position du voyageur influe malgré lui sur son opinion, et qu'il lui est pour ainsi dire impossible non-seulement d'émettre un sentiment positivement vrai, mais même de juger sainement la nation qu'il a sous les yeux. Ce qu'il a de mieux à faire, c'est de prendre des notes de tous les instans, de croquer pour ainsi dire toutes ses impressions, et de retour dans ses foyers après un long intervalle, après avoir rappelé ses souvenirs et les avoir confrontés avec d'autres plus récents, de réunir ces matériaux. Alors seulement il pourra fournir des notions utiles, des réflexions sages, des jugemens exempts d'enthousiasme et de dédain. Mais au retour d'une fête, ou le cœur froissé par le spectacle récent d'une injustice, celui-là peut avoir senti, mais il n'a point observé et ne saurait être un bon guide.

Jusqu'à ce jour deux sortes de personnes seulement ont écrit sur la Russie ; d'abord des voyageurs distingués, qui n'ont vu que le grand monde, qui y ont été reçus avec tout l'empressement que commandaient ou leur nom ou leur rang, ou leur fortune, avec toute la courtoisie des Russes qui abhorrent les étrangers, et qui mettent pourtant un certain point d'honneur à recevoir avec distinction tous ceux qui ont une recommandation quelconque. Comblés partout de soins empressés, d'attentions recherchées, de prévenances délicates, ils ont proclamé la Russie le pays par excellence, ils se sont trompés. Puis des Français qui n'étaient dépourvus ni de moyens, ni d'instruction, mais chez lesquels cette vanité, cette suffisance que les étrangers nous reprochent avec quelque raison fut souvent accompagnée de torts plus graves qui ont attiré sur eux de sévères punitions ; ces Français, dis-je, vexés, humiliés malheureusement par leur faute, ont destitué les Russes de toute espèce de qualités morales, et décidé qu'il était impossible de vivre chez de pareils sauvages ; ils ont eu tort.

On peut diviser en cinq grandes classes la population russe, savoir : la haute noblesse, les gentils-hommes du deuxième ordre ou qui vivent dans leurs

terres, les employés, les marchands et les paysans. Il y a une ligne de démarcation très-prononcée entre les deux premières, la troisième et la deuxième se confondent assez pour les habitudes, sauf quelques exceptions dont nous parlerons plus loin ; enfin les marchands et les paysans ont à peu près les mêmes usages, et la différence est si peu de chose, qu'elle passe presque inaperçue.

Les défauts dominans chez les Russes, à quelque caste qu'ils appartiennent, sont le penchant au vol (déguisé chez les gens du monde, à nu chez tout le reste), l'ivrognerie, moins hideuse pourtant qu'en Angleterre, la fausseté et la superstition. Le grand seigneur se fait tirer les cartes, le paysan croit toutes les absurdités qu'il plaît aux *popes* de lui conter.

Leurs qualités sont la bravoure, la générosité chez tous ; chez les quatre dernières classes, l'humanité, une gaîté communicative, mais que dépare un grand penchant à la moquerie ; enfin, un profond dévouement à la religion de leurs pères et à leur souverain, et un grand respect pour les vieillards.

Uniquement occupée de calculs ambitieux, de ce que l'on appelle vulgairement *l'envie de faire son chemin*, la haute noblesse de Pétersbourg a les formes dédaigneusement polies de nos grands seigneurs mal élevés. Fiers de leur naissance, de leur prétendu savoir universel, qui n'est au demeurant qu'un vernis sous lequel ils cachent leur nullité dans tout ce qui n'est pas l'intrigue ou la diplomatie (carrière où ils excellent, parce que rien ne les arrête), les Russes pétersbourgeois sont toujours, tant que dure leur fortune, à une certaine distance des étrangers qui abondent chez eux, et qu'ils méprisent, et parce qu'ils ont eu quelquefois de bonnes raisons pour cela, et ensuite parce que ce sentiment leur est naturel. Toutefois, malgré leur affectation de bon ton et de grandes manières, ils ne se refusent à aucun commérage, à aucuns *caneans*, puisqu'il faut le dire. Cette ressource des gens qui n'ont qu'un esprit mal cultivé est fort exploitée à Pétersbourg comme à Moscou.

La même classe, dans cette dernière ville, se compose de ceux que des raisons de fortune ou de politique ont forcé de quitter Pétersbourg. Aussi, comme je l'ai dit plus haut, Moscou est-il le refuge de tous les frondeurs ; c'est une application continuelle de la fable du *Renard et des raisins*. Un jeu effréné, une ivrognerie honteuse, un peu de musique, beaucoup de danse et d'éternels bavardages dont rougirait la plus intrépide portière de Paris, voilà à quoi ces grands débris de la faveur ou de la fortune consacrent leur temps. Je sais qu'il y a quelques honorables exceptions, mais je suis obligé de n'indiquer que les masses. Aussi quelle bonne fortune quand il arrive un nouvel étranger ; C'est à qui l'aura ; on le recherche, on l'invite, on le choisit ; digne ou non,

qu'importe? Il est nouveau, c'est tout ce qu'il faut. Mon pauvre diable qui ne s'est jamais trouvé à pareille fête, trouve tout cela charmant. Les braves gens que les Russes! Patience, cela ne durera pas. En effet, il a répondu à toutes les questions, souvent fort ridicules, il aura beau être instruit, spirituel, que leur fait cela? il ne sait plus rien en modes, en chapeaux, en pièces nouvelles, c'est un meuble inutile, on le relègue dans un coin, on le fuit, on court après un autre. Trop heureux encore quand on ne cherche pas à l'humilier ou à l'avilir. Hâtons-nous de dire, pour établir la balance, que quelques-uns ont fait la moitié du chemin, ce qui excuse peut-être un peu les Russes, trop convaincus de leur importance pour s'imaginer qu'on puisse leur refuser quelque chose.

(La suite au prochain numéro.)

UNE MODE QUI S'USE

C'est la manie du temps. Tous les temps ont la leur. Sous Louis XIV ce fut la bigoterie, les petits soupers sous Louis XV, la guillotine sous la république, la guerre sous Napoléon, aujourd'hui c'est le suicide, tous les goûts sont dans la nature. Voyez pourtant comme le siècle marche! On tuait en 93, on se faisait tuer sous l'empire, on se tue soi-même à présent. Évidemment il y a eu progrès.

Le suicide est de mode, tout le monde se tue. Comment se porte monsieur votre père? — Il s'est brûlé la cervelle, il n'y a pas quinze jours. — Mes compliments à madame votre tante. — Elle s'est pendue la semaine dernière. — Rappelez-moi au souvenir de mademoiselle votre sœur. — On l'a trouvée hier asphyxiée dans son lit. — A propos, faites-moi le plaisir de me prêter votre groom pour ce soir. — Volontiers, si ce n'était que le drôle s'est coupé la gorge, il y a cinq minutes!!!

Tout le monde se tue, vous dis-je. On se tue à Paris, ou se tue en province, on se tue en plein air, on se tue dans sa chambre; un acteur s'est tué sur la scène, un claqueur s'est tué sous le lustre.

On se tue pour une femme, on se tue pour une dette, pour une gageure, pour une idée, pour rien. Il y a une jeune fille qui s'est tuée pour un épicier. O jeune fille! jeune fille!

Le suicide abonde; le *fait Paris* en regorge. Tout grand journal doit à son abonné trois suicides au moins pour son déjeuner. Le soir, c'est pis encore. *Le Messager* en perd la tête. Les *Petites affiches* sont sur les dents. *Le Nécrologue* en a séché sur pied. Qu'est-ce que le spleen anglais? Un enfantillage. Caton lui-même est un pauvre homme; Sénèque nous fait rire aux larmes; je ne vois guère que Cléopâtre dont on puisse, grâce à son aspic, parler sans hausser les épaules.

Mais le sublime du genre, le voici. Un canonnier hollandais s'est emporté latête avec une pièce de douze qu'il a chargée et allumée lui-même. Celui-là n'a pas fait école. Nul n'a tenté de le copier. Tout le monde n'a pas, il est vrai, les mêmes moyens à sa disposition.

Au surplus, ce coup est à mon sens, la dernière expression du romantisme en fait de suicide. Après cela il en a fallu revenir tout bonnement au classique. Un jeune lord, lord Shelburne, grand partisan dit-on de la réaction Nisard, a traduit en anglais l'antique escapade d'Empédocle. Il s'est jeté tout vif et *tout chaussé* dans le Vésuve, en quoi il fut certainement moins prévoyant que son rival; Empédocle laissa du moins ses pantoufles pour ses héritiers. A la vérité, le jeune lord leur a laissé quelques millions, ce qui rétablit l'équilibre. Car les philosophes grecs il faut le dire, n'étaient pas riches pour la plupart, et je ne connais guère que Diogène qui habitât une maison à lui.

Et que conclure maintenant de tout ce que je viens de vous conter? C'est que le suicide, comme toutes les modes tombées dans le domaine public, est une mode qui s'en va. Qui ne s'est pas tué, je vous le demande, au moins une fois dans sa vie? Les flammes, les charbons, le poison, la rivière, le pistolet, le poignard, la fenêtre, tout est usé jusqu'à la corde. De façon qu'il ne reste à l'homme qui se respecte, qu'un genre de suicide tant soit peu raisonnable, c'est de se laisser mourir de vieillesse.

Jolie MAISON DE CAMPAGNE, dans une belle exposition, meublée avec goût et commodité, propre à l'habitation d'une famille riche, avec jardin, écurie, etc.; située à Saint-Rambert-l'Île-Barbe, à louer de suite. S'adresser au propriétaire, M. Silvent aîné, épicier, rue de la Boucherie des Terreaux, n° 16, à Lyon.

LE PÈRE LACHAISE.

Recueil (in 4° Jesus) de 150 dessins au trait des principaux Monumens de ce célèbre cimetière, avec échelles de proportion, ouvrage moral, neuf en ce genre, et d'un véritable intérêt, par QUAGLIA, ex peintre attaché à l'Impératrice JOSÉPHINE. Prix, (expédié franco) 12 Fr. Pour éviter toute contrefaçon, s'adresser à l'auteur, rue de Harlay-du-Palais, n° 2. Joindre la valeur à la demande, par un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Le Roi des Français et le Roi de Suède et de Norwège ont souscrit à cet ouvrage.

PATE DE REGNAULD AINÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n° 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches; l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, n° 24.